Léo Ferré, le spectre de Mai, à Bobino

LE rideau s'ouvre sur une sorte de spectre, — un homme qui ressemble à une apparition venue du fond des âges de la chanson et qui, de longtemps, s'était juré de vivre les pieds dans le présent et la tête dans l'avenir — c'était en 1955, et cet homme-là chantait

*Monsieur mon passé
Faudrait bien passer
J'ai comme une envie
D'aller faire ma vie,*

qui avait nom Léo Ferré, partageait le pain noir de l'anarchie avec une fille nommée Mouise et, souffrant de l'Espagne, croquait le bourgeois à pleines dents, en musique, dans des repas de poète mal léché, insolent, vorace, des repas de loups — et il était comme un loup lâché dans Paris, montrant les dents aux interdits :

*Les vitrines de l'avenue
C'est mes poches à moi quand
[je rêve
Et que j'y fouille à mains
[perdues
Des lambeaux de désirs qui
[lèvent...*

je disais donc, ah !, ce spectre... Vous souvenez-vous du *Bateau espagnol*, de sa cargaison d'orgueil et de défis,

*J'étais un grand bateau des-
cendant la Garonne,*

qui traçait déjà le sillon d'une longue carrière et annonçait le port (*T'en fais pas, mon amie, j'vieillirai...*) ? De ce port, aujourd'hui, M. Léo Ferré n'en veut plus entendre parler. Peu lui importe que les projecteurs jouent à se montrer cruels pour ses cheveux blancs, longs — libres ! Que leur nuit-lumière lui donnent ressemblance avec quelque alchimiste moyenâgeux ! Le vieil homme a réglé son cœur sur l'âge des enfants de mai, et ce cœur n'enregistre plus le temps qui passe — un temps mort, un temps vide. Il ne vit plus, le loup noir à crinière de neige, que de ce passé, qui est son présent. Sur les barricades du Quartier, conquises et rasées par l'Ordre, flotte toujours, dans son ciel d'opéra, l'emblème noir du dés-Ordre.

Spectre d'une révolution mort-née, M. Léo Ferré accuse, provoque, invective et saigne. Il souffle à s'époumonner (*Oh, ma chère violence...*) sur des brandons éteints. C'est qu'il croit à la vertu révolutionnaire du souffle. Le sien est puissant à arracher les pavés des rues. Du moins serait-ce possible si le macadam n'avait recouvert ceux-ci ou si, comme à tort M. Léo Ferré s'entête à le soutenir, les cadets des enfants de mai avaient, à leur tour, le cœur à jouer leur vie — leur destin — sur de romantiques barricades.

Si ce souffle, surtout, était porteur d'autres mots d'ordre.

C'est qu'en effet, dans les cornues de l'alchimiste le vin des jeunes nuits de colère et de feu s'est épaissi. M. Ferré devrait pourtant savoir cela : cette sorte de vin ne se conserve pas. Les vigneron de mai — qui n'avaient rien inventé que de mettre en slogan (*Il est interdit d'interdire*) l'invention de Spartacus : le refus — en avaient conscience, qui consommèrent leur révolte sur place à s'en rendre ivres. Je me suis efforcé de comprendre ces jeunes gens. Ce n'était pas facile. Rares étaient ceux qui se souciaient du lendemain, acceptaient de « voir » au-delà du refus. La justice, pour les autres, la majorité, c'était la vérité en action. Leur vérité. Demain, tout allait être différent, il leur suffisait de le penser... C'est au cours de ces nuits, je crois bien, que Rimbaud a vieilli, et Verlaine, et Baudelaire, et Mallarmé, et Villon. Et vieillis les enfants qui se voulaient des hommes.

Vieillis, je veux dire : mûris. Et si nous, dont il se détourne, entendons toujours de la même oreille les chansons anciennes de M. Ferré, je ne suis pas du tout certain, en revanche, que la jeunesse accorde à celles écrites pour elle une attention fervente. Comment, d'ailleurs, reconnaîtrait-

elle un guide dans le vieil anar qui s'efforce d'imiter son inimitable langage ? Et l'absolu de ses défis — absurdes jusqu'à l'immolation par le feu — dans la longue chevelure blanche du patriarche ?

Certes, M. Léo Ferré ne laisse jamais indifférent. C'est un homme de cris. Certains de ceux-là portent haut, d'autres visent assez bas. On passe ainsi avec lui du meilleur au pire sans atteindre — je parle ici de ses nouvelles œuvres — au plaisir qu'on retire à l'écouter dans certains de ses morceaux aujourd'hui classiques. Il se peut que je ne sois qu'un « vieux con de bourgeois » : je donnerais en tout cas toutes les chansons du spectre pour la seule *Monsieur tout blanc* d'un homme qui savait parler de justice et de charité avec les mots du Juste.

Toutes ? Je glisse sans doute dans l'excès. Mais il faudrait une écoute tranquille pour juger des œuvres-marathons sur lesquelles s'ouvre (*Psaume 151*) et presque se termine (*La violence et l'ennui*) avant le dernier haut cri (*Le chien*) cet office en l'honneur de la Révolution, dont une fois encore M. Ferré se fait, à Bobino, l'archiprêtre passionné...

BOBINO, 20 rue de la Gaite ODE 30-49.
Tous les soirs sauf lundi. Dim mat. 15 h.

Tous les soirs à 21 h, s. lundi. Mat. sam.
et dim. 15 h :
LE TOUR DE CHANT 1971 DE LEO FERRE

MUSIC-HALL

René Bourdier

Léo Ferré
à Bobino